

REPORTAGE spécial. VILLARS MUSIC ACADEMY 2025 : à l'école de l'excellence et du sens. L'enseignement global créé par Aline Champion

Depuis 4 ans, la genevoise Aline Champion,
violon soliste du Berliner
Philharmoniker, réalise son rêve : une
école destinée aux jeunes musiciens qui
propose une approche complète, globale,
exemplaire, et très exigeante :
technicité, concentration, bien-être,
épanouissement. Et davantage encore,
portée par des valeurs essentielles :
humilité, empathie, philosophie. Qu'est
ce qu'un super virtuose s'il ne comprend
pas son corps, son psychisme ? ; s'il ne
se pose pas la question du sens de son
travail ni de la cohérence de ses choix,
de ses actes, de ses projets comme de son
rapport aux autres et à la musique ?

L'enseignement de la Villars Music Academy replace le musicien
et son métier à leur juste place. Pourquoi je fais ce métier ?

Quel est le sens de la musique ? Suis-je en accord avec moi-même ? Qu'est-ce que je souhaite apporter, dire, exprimer, partager ?

Toutes les photos 2025 © Timon Bachmann et© Fabiano Mancesti

**L'école de l'excellence et du
sens
a un nom : la VILLARS MUSIC
ACADEMY**



L'Académie se déploie **en Suisse à Villars-sur-Ollon**, village de carte postale, niché entre les montagnes et offrant sur les cimes, une vue époustouflante comme un belvédère naturel.



On retrouve comme dans d'autres académies, les masterclasses, en individuel et en groupe [en formation de musique de chambre, mais aussi en orchestre]. Autant de cours qui déjà sur le plan artistique et technique sont prodigués par d'excellents maîtres voire les plus compétents ; précisément, **plusieurs membres des Berliner Philharmoniker**, auxquels s'associent d'autres interprètes et solistes de premier plan, tels l'illustre **Kolja Blacher** ou **Gary Hoffman** ; et des nouveaux venus, cette année, le premier violon des **Wiener**

Philharmoniker, Rainer Honeck [!]. Comment imaginer collège d'enseignants plus idéal, plus inspirant ?

EN PHASE AVEC LE VILLARS INSTITUTE

Avec l'appui du **Villars Institute** fondé en 2022, simultanément à la 1ère édition de **La Villars Music Academy**, Aline Champion ajoute plusieurs volets complémentaires qui apportent des clés formatrices et déterminantes à ce cycle pédagogique intensif de 7 jours : préparation mentale, approche physique, ... et même conception plus commerciale du métier.

En analysant tous les aspects de la vie d'un musicien, Aline Champion souhaite apporter toutes les réponses aux jeunes instrumentistes, autant de sujets sensibles qu'elle-même a dû résoudre seule, en tant que musicienne d'orchestre et comme soliste, parfois au terme de plusieurs années de questionnement, à la suite d'innombrables essais empiriques. A Villars, il s'agit d'apporter aux élèves, des solutions dès maintenant.



C'est une nouvelle dimension et une toute autre vision qui se précisent alors dans l'esprit des jeunes apprentis : conception, sensation, philosophie. « ***Nous souhaitons rétablir cet alignement bénéfique : esprit, corps, musicalité*** ». Tout est une question de vibration et de « flow » [flux] comme le rappelait déjà **Jean-Pierre Egger**, l'un de ses mentors : chaque musicien en fonction de son corps doit comprendre comment cela fonctionne pour être bien avec lui-même. ***Pour bien jouer, il faut être en accord avec soi-même, c'est à dire formuler pour soi les bonnes questions et trouver par soi-même le chemin qui mène aux moyens d'y répondre***», précise Aline Champion. L'enseignement est aussi conceptuel que concret. « ***Think, feel, play*** » / « penser, ressentir, jouer », ainsi que le récapitule le propre mantra de la fondatrice visionnaire.

La Villars Music Academy partage en réalité les mêmes valeurs que **le Villars Institute**, cette dernière apportant son soutien humain et logistique ; un apport essentiel qui assure en particulier les conditions idéales dans lesquelles se déroule la semaine d'enseignement : tous les cours, les rencontres, les événements ont lieu au sein du Villars Palace. Entre les deux institutions, un ensemble d'objectifs et de valeurs communs. Outre l'avènement d'une économie durable (zéro émission) et la préservation de la biodiversité et des ressources de la Planète, le Villars Institute œuvre aussi pour changer le système grâce au leadership de systèmes, à la coopération intergénérationnelle, à la collaboration transdisciplinaire et à l'apprentissage tout au long de la vie. On ne saurait donc dire mieux. Ce que l'Institut formule, l'Académie l'applique.



UN PROJET PERSONNEL

L'instrumentiste qui joue depuis 40 ans dont 25 ans au sein des prestigieux Berliner Philharmoniker, sait de quoi elle parle ; l'Académie de Villars est le fruit d'un parcours personnel qui prolonge un vaste questionnement sur le métier et au-delà, sur la vie, le rapport aux autres, le sens de chaque action ; ce je suis, ce que je fais, l'environnement dans lequel j'évolue ainsi : c'est pourquoi l'Académie propose aussi



plusieurs *workshops*, des ateliers, des rencontres, des témoignages pour élargir la vision et nourrir la conscience, où des spécialistes et des experts, chacun dans leurs domaines d'expertise, expliquent leur parcours de vie et leurs réalisations, ce qui les anime, et le sens comme l'objectif de leur projet. Toujours enrichir l'expérience, nourrir la sensibilité et l'ouverture d'esprit dans le respect et l'humilité.

Ce qui porte aussi Aline Champion c'est une réelle empathie et la volonté de transmettre les fruits de son parcours ; d'autant plus que la musique et a fortiori la pratique de la musique, touche à la vérité la plus profonde de l'être ; elle produit cette *vibration première* qui [re]connecte chacun avec lui-même, et chaque être avec les autres. Voilà pourquoi la musique de chambre [entre autres] telle qu'elle est pratiquée à Villars, s'avère des plus bénéfiques, constructive voire réparatrice.

L'aventure que vivent les 30 jeunes musiciens parmi les meilleurs [sélectionnés sur dossier] est unique, permise par une vision et une exigence singulières. L'apport des cours, des rencontres, l'expérience humaine et artistique de cette formidable aventure, pose le cadre d'une *transformation* dont

le concert final est un temps fort et comme la célébration de ce que chacun a éprouvé et vécu seul et grâce aux autres.

PHILANTHROPIE

D'autant que chaque académicien est ici boursier, bénéficie d'un environnement et d'un contenu pédagogique unique au monde ; l'approche est donc aussi philanthropique, en permettant aux jeunes de se perfectionner encore et encore, dans des conditions exceptionnelles [et sans qu'ils payent quoi que ce soit puisque les frais sont pris en charge].

En outre, nouveauté cette année, Aline Champion propose à 2 jeunes talents suisses, entre 12 et 15 ans, de bénéficier d'une masterclass de 30 mn [avec le violoniste **Simone Bernardini**, membre des Berliner Philharmoniker]. Occasion unique pour mieux les inspirer et les encourager à poursuivre leur travail...

UNE VISION GLOBALE QUI CIRCULE

La Villars Music Academy ne développe pas un enseignement classique ; c'est à un niveau artistique d'excellence, une leçon de vie ; une école permanente qui replace le métier du musicien, la pratique et donc l'écoute de la musique dans une vision critique perpétuelle. L'expérience profite aussi au mélomane auditeur dont les fondamentaux et les habitudes volent en éclats ; chacun doit nécessairement repenser et vivre autrement les fondements de sa propre écoute. La conception circule : elle enveloppe dans un cercle plus ample musiciens et auditeurs. De sorte que l'aventure profite aussi au public dans son propre rapport à la musique et à

l'expérience du concert.

Chapeau bas. Jamais la musique n'a semblé si pertinente pour fédérer, impliquer, favoriser, transformer... Elle est enfin ce vecteur d'évolution et de progression pour changer les êtres et la société, dans un monde reconnecté, tel qu'il devrait être.

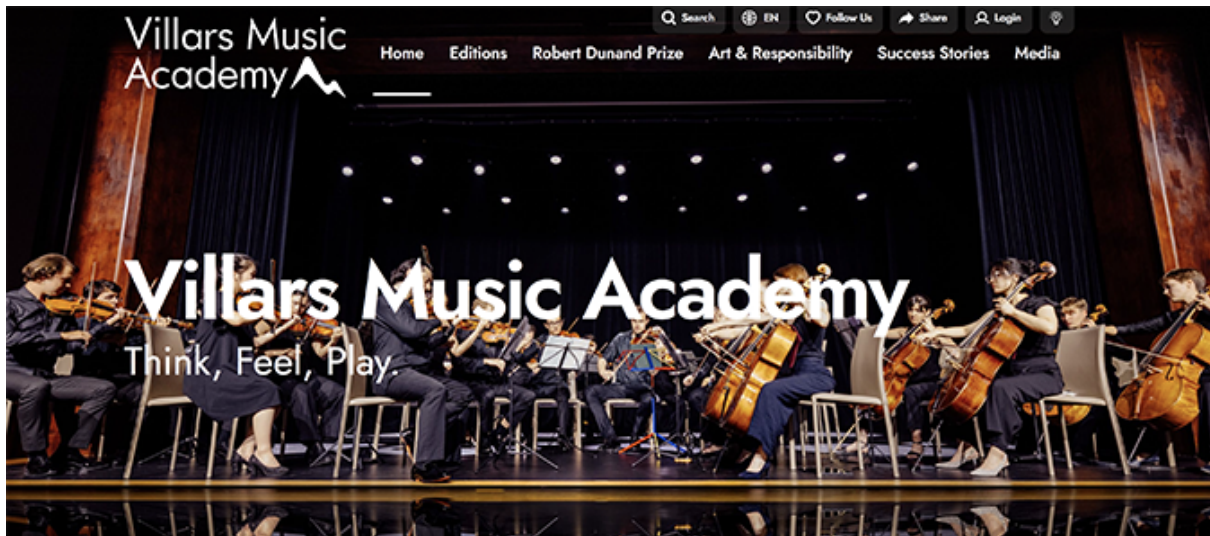
CONCERT AU VILLARS PALACE

Le 23 août dans le Théâtre du Villars Palace, lieu emblématique qui offre les salles de cet enseignement hors normes, la Villars Academy présente son fameux **concert** où tous les instrumentistes, professeurs et élèves, jouent ensemble, en formation chambriste mais aussi orchestrale sous la direction du si efficace et pertinent **Kolja Blacher**.

Rien de plus éloquent pour comprendre alors le fonctionnement et mesurer les enjeux de ce laboratoire musical et humain hors normes. **Au programme** : plusieurs œuvres piliers du répertoire de musique de chambre (extraits) dont Schubert, Tchaikovsky, Mendelssohn, Dvorak, Debussy, et aussi Jörg Widman [qui fut compositeur en résidence auprès des Berliner Philharmoniker]. Professeurs et élèves jouent ensemble dans l'esprit de partage, de transmission, d'échange et d'enrichissement bénéfique pour les interactions collectives et l'épanouissement individuel. Incontournable.

Plus d'infos sur le site de l'académie de Villars / Villars Academy / page du programme du concert 2025 : <https://villarsmusicacademy.org/villars-music-academy-concert->

[2025/](#)



Agenda

Samedi 23 août 2025, Théâtre du Villars Palace (20h), Villars sur Ollon. Concert des professeurs et des jeunes instrumentistes.

Lors du concert, **remise du Prix Robert Dunand** distinguant un jeune instrumentiste particulièrement doué. Il lui sera proposé la réalisation d'un clip vidéo pour assurer sa promotion et aussi plusieurs engagements auprès des institutions partenaires.

Prochaine inscription session de l'été 2026 à partir de nov 2025.

PLUS D'INFOS sur le site de la VILLARS MUSIC ACADEMY :
<https://villarsmusicacademy.org/>



Lor

s du concert final du 23 août 2025 – Remise du prix Robert
DUNAND

approfondir

Reportage vidéo : Philosophie et valeurs de la VILLARS MUSIC
ACADEMY

**CRITIQUE, festival. 59e
Festival de LA CHAISE-DIEU
(Abbatiale Saint-Robert), le
21 août 2025. MONTEVERDI :
L'Orfeo. J. Sancho, J. Mey,
I. Druet, L. De Donato, M.
Angioloni... Les Epopées,
Stéphane Fuget (direction)**

Le 59e Festival de La Chaise-Dieu a poursuivi sa brillante programmation avec une représentation époustouflante de *L'Orfeo* de Claudio Monteverdi, chef-d'œuvre fondateur de l'opéra occidental. [Après le concert d'ouverture à la Cathédrale du Puy-en-Velay la veille \(en compagnie de « La Tempête »\)](#), cette seconde soirée a confirmé

l'exceptionnelle alchimie entre le lieu, les artistes et l'œuvre. L'Abbatiale Saint-Robert de La Chaise-Dieu (berceau du festival), avec ses voûtes gothiques et ses stalles sculptées, a offert un cadre sublime à cette immersion dans la mythologie orphique, rehaussée par d'époustouflantes projections vidéos couvrant tout le chœur de l'édifice religieux.

Pour leur première venue au festival auvergnat, **Stéphane Fuget** et son ensemble **Les Épopées** ont opté pour une approche résolument épurée, loin des effets baroques parfois dissonants qui caractérisent certaines de leurs autres exécutions musicales. Ici, la simplicité et la pureté étaient érigées en principes directeurs, permettant à la partition de Monteverdi de rayonner dans toute sa fraîcheur originelle. Les musiciens – placés devant les stalles où était réunie l'essentiel d'une audience néanmoins disséminée dans chaque recoin de l'édifice -, ont restitué avec une précision savoureuse les sonorités du XVII^e siècle, mettant en valeur le travail sur la déclamation et l'ornementation subtile qui fait la signature des Épopées.



La soirée valait aussi par une distribution Éblouissante, portée d'abord par l'Orphée de **Juan Sancho** et l'Eurydice de **Juliette Mey**. Le ténor espagnol a incarné un Orphée d'une humanité bouleversante. Sa voix, à la fois puissante et délicate, a magistralement porté les affres de la perte et de l'espoir. Son « *Possente spirto* » fut un moment de grâce absolue, où la technicité vocale s'est effacée devant l'émotion brut. Toujours aussi émouvante, la jeune Juliette Mey a offert une interprétation subtile et poignante de la bien-aimée disparue. Son timbre magnifique (plus proche cependant du soprano « corsé » que du mezzo clair) et sa présence scénique ont ajouté une dimension tragique inoubliable. De son côté, **Claire Lefilliâtre** (Proserpina & Ninfa) a une fois de plus démontré son art consommé de la déclamation baroque. En Nympe, elle était radieuse et

pastorale ; en Proserpina, persuasive et touchante, usant de toute la palette de son expressivité pour attendrir Pluton. **Isabelle Druet** (La Messagiera & Speranza) a impressionné par son autorité vocale et son engagement dramatique. Sa Messagiera, annonçant la mort d'Eurydice, fut un véritable coup de théâtre, portée par une gravité et une compassion qui ont glacé l'assistance. En Speranza, elle offrait une lueur d'espoir d'une noblesse solennelle.



La basse italienne **Luigi De Donato** (Plutone, Caronte, Pastor & Spirito) – dont [nous venons de chroniquer le dernier CD dans ces colonnes](#) fut tout simplement colossal. Son Caronte, aux graves menaçants et au phrasé granitique, était terrifiant d'autorité. En Pluton, il incarnait une puissance souterraine et inflexible, dominant l'espace de sa stature vocale imposante. Une performance magistrale dans des rôles clefs. Son jeune et

talentueux compatriote **Marco Angioloni** (Apollo, Pastor & Spirito) a incarné différents rôles avec ses (habituels) remarquables agilité et énergie scénique, et a impressionné par sa versatilité, notamment dans les passages infernaux. Le ténor a brillé dans tous ses emplois, notamment avec son Apollon final, rayonnant et paternel, qui apportait la résolution nécessaire et une sérénité vocale apaisante après les tourments des Enfers. Le jeune et prometteur contre-ténor **Paul Figuier** (Pastor) a charmé l'auditoire par la douceur angélique et la précision cristalline de son timbre, apportant une couleur vocale raffinée et une touchante sincérité à ses interventions de pasteur. **Vlad Crosman** (Pastor, Spirito & Eco) a fait preuve d'une grande versatilité, passant avec aisance du Berger au Spirito infernal. Son incarnation d'Écho, ingénieuse et bien menée, a apporté une touche de magie et de mystère poétique au drame. Enfin, le jeune **Samuel Guibal**, avec

sa voix de basse solidement ancrée dans les graves, a apporté une assise fondamentale aux ensembles, renforçant la texture polyphonique et la dimension tant pastorale que dramatique de l'œuvre avec une présence constante et remarquable.

Last but not least, le metteur en scène niçois **Benoît Bénichou** a conçu une mise en scène intelligente et respectueuse du lieu sacré. Les déplacements, sobres mais évocateurs, ont épousé la spatialité de l'Abbatiale, utilisant tout l'espace autour du noyau des musiciens pour créer des effets de profondeur symboliques. Mais le clou du spectacle a été les spectaculaires et mirifiques projections visuelles qui ont recouvert, la soirée durant, tout le chœur de l'abbatiale, où des reproductions de Jérôme Bosch (comme *Le Jardin des délices* et *Les Visions de l'au-delà*) ont accompagné la descente aux Enfers d'Orphée. Ces images, à la fois grotesques et sublimes, ont dialogué avec la musique pour plonger le public dans un songe mystique, avec une force d'évocation sans pareille.

Après cette performance envoûtante, le public déjà ébloui a été invité à braver les 10 petits degrés extérieurs pour assister au traditionnel feu d'artifice. Cette explosion de couleurs dans le ciel nocturne de la Haute-Loire a offert une conclusion féerique à une soirée déjà magique, rappelant que le festival de La Chaise-Dieu est aussi une célébration de la communauté et de la beauté sous toutes ses formes !

CRITIQUE, festival. LA CHAISE-DIEU, 59e Festival de La Chaise-Dieu (Abbatiale Saint-Robert), le 21 août 2025. MONTEVERDI : L'Orfeo. J. Sancho, J. Mey, I. Druet, L. De Donato, M. Angioloni... Les Epopées, Stéphane Fuget (direction). Crédit

CRITIQUE, festival. 59e Festival de LA CHAISE-DIEU (Cathédrale du Puy), le 20 août 2025 : « Vêpres Nocturnes ». Compagnie « La tempête », Simon-Pierre Bestion (direction)

Fondé en 1966 par le légendaire pianiste hongrois György Cziffra, le Festival de La Chaise-Dieu est depuis près de six décennies un phare culturel international, niché au cœur de l'Auvergne. Chaque année, de la mi à la fin août, ce festival transforme le patrimoine architectural exceptionnel de la région – églises, abbayes et villages médiévaux – en écrin pour des performances musicales d'exception. Son ADN unique allie musique symphonique, répertoire sacré et virtuosité pianistique, dans une programmation délibérément généraliste qui embrasse toutes les époques, de Monteverdi à Philip Glass. Cette 59e

édition (du 20 au 30 août 2025) marque un tournant sous l'égide de son nouveau directeur, Boris Blanco, jeune violoniste et visionnaire de 30 ans, qui incarne une relève audacieuse. Dans [notre interview exclusive parue en juillet dernier](#), Boris Blanco soulignait sa volonté de rendre ce festival « *populaire au sens noble* », en célébrant la beauté sans compromis tout en demeurant accessible... une ambition pleinement réalisée dès cette ouverture !

Pour cette édition, il ose un pari magistral : inviter pour la première fois la **Compagnie La Tempête** et son génial fondateur **Simon-Pierre Bestion**, dont le spectacle « *Vêpres Nocturnes* » a déjà ébloui l'Europe entière ([nous en avons déjà rendu compte il y a deux ans au Festival Pulsations! à Bordeaux](#)). Au programme : les *Vêpres op. 37* de **Sergueï Rachmaninov** (ou *Vigiles nocturnes*), chef-d'œuvre monumental du chant choral orthodoxe, entrelacé d'*Hymnes byzantins* ancestraux. Simon-Pierre Bestion, en alchimiste visionnaire, fusionne ces répertoires *a priori* distants pour créer un voyage onirique à travers le temps et l'espace. Les voix *a cappella* de l'ensemble – 32 chanteurs d'une homogénéité parfaite ! – s'emparent de partitions où la spiritualité devient palpable à chaque mesure et durant plus d'une heure durant. Composées en 1915, ces *Vêpres* mêlent modes *znamenny*, grecs et kiéviens, oscillant entre austérité et volupté harmonique. Le contre-si bémol grave des basses (une prouesse légendaire) ont fait vibrer les pierres séculaires de la cathédrale, tandis que de nombreux *Hymnes byzantins*, délivrés par le chanteur roumain **Adrian Sirbu** (et repris parfois par le chœur tout entier), chanter aux vocalises hypnotiques, incarnant ces monodies ancestrales qui scandent le temps tout en l'étirant vers l'infini.



L'innovation radicale – même si elle est maintenant la marque de fabrique de **La Tempête** – réside dans la spatialisation du son et de la lumière – un procédé repris depuis par nombre d'autres formations, [tel que le Tenebrae Choir entendu la veille à Souillac](#) (dans le cadre du festival de Rocamadour, pour un autre moment d'absolue beauté...). Le "spectacle" repose pour beaucoup sur des déambulations sacrées : les chanteurs, répartis dans la nef, les bas-côtés et même les tribunes, créent un effet de stéréophonie naturelle. Les processions – lentes, hiératiques – jalonnent l'espace, faisant du public un participant actif dans ce rituel. Côté visuel, des miroirs lumineux – stratégiquement disposés – amplifient la solennité des voix et des gestes. Les jeux d'ombres et de reflets évoquent une cérémonie byzantine revisitée par l'art contemporain, où le sacré devient tangible.

La Tempête excelle dans une homogénéité vocale rare – sopranos lumineuses, basses sépulcrales – tout en laissant éclore des solistes exceptionnels : **Mathilde Gatouillat** (alto) et **Édouard**

Monjanel (ténor) irradie dans les sections solo. L'ensemble, bien que non spécialiste des traditions orthodoxes, s'approprie ce répertoire avec une authenticité bouleversante, notamment dans les transitions insensibles entre Rachmaninov et les hymnes byzantins, te le « *Nunc Dimittis* » en mode kiévien enchaîné sur un « *Kyrie eleison* » lancinant.

En invitant *La Tempête* en ouverture, **Boris Blanco** affirme son ambition : conjuguer exigence et accessibilité, patrimoine et innovation. **Simon-Pierre Bestion**, quant à lui, confirme son statut de génie visionnaire, capable de transcender les codes du concert traditionnel pour créer une expérience totale, où musique, architecture et lumière ne font qu'un. Comme nous l'avions écrit il y a deux ans, cette performance « *réinvente le rituel du concert pour le rendre familier et intime* », tout en étant avant tout... une célébration collective de la beauté !



CRITIQUE, festival. LE PUY, 59e Festival de La Chaise-Dieu (Cathédrale du Puy), le 20 août 2025. « Vêpres Nocturnes ».

**CRITIQUE, festival. SOUILLAC,
20e Festival de Rocamadour
(Abbatiale de Souillac), le
19 août 2025. Joby TALBOT :
« Path of Miracles ».
Tenebrae Choir, Nigel Short
(direction)**

Il est des soirées qui marquent une vie, qui transcendent la simple expérience musicale pour s'inscrire à jamais dans le marbre de l'âme. La cinquième soirée du Festival de Rocamadour, abritée par la sublime Abbatale de Souillac (dans le Lot) fut de celles-là. Un moment de pure grâce, une offrande sonore et lumineuse qui a élevé l'assemblée tout entière vers les cimes de l'émotion pure. Car dans l'écrin de ces pierres blanches millénaires, où les ombres des siècles

épousaient la vibration du présent, le *Tenebrae Choir*, l'un des ensembles vocaux les plus célébrés et justement vénérés au monde, sous la direction toujours magistrale de son fondateur Nigel Short, a offert une interprétation littéralement bouleversante du plus beau chef-d'œuvre de musique sacrée du XXI^e siècle : « *Path of Miracles* » de Joby Talbot.

Dès les premières notes, une évidence s'est imposée : nous n'assistions pas à un concert, mais à un pèlerinage mystique. L'œuvre, célébration poignante des joies, des peines et de l'espérance des marcheurs de Compostelle, a trouvé dans ce lieu et dans ces voix son incarnation ultime. La magie opéra immédiatement par un élément central et génial de la mise en scène : la spatialisation du son. Le chœur, tel une procession d'âmes en quête de rédemption, n'était pas statique. Il s'est déplacé avec une solennité parfaite dans les différentes nefes et chapelles de l'abbatiale. Les voix nous enveloppaient, nous traversaient, venant de devant, de derrière, de côté, créant une immersion totale. Le spectateur n'était plus un simple auditeur ; il était au *cœur* du chemin, entouré par les chants des pèlerins, leurs doutes murmurés en chuchotements angéliques, et leurs élans de foi jaillissant en piliers vocaux d'une puissance à vous couper le souffle.

Cette divine errance était magnifiée par un jeu de lumières dramatique et d'une intelligence rare. Des projecteurs teintaient la pierre romane de couleurs changeantes : des orangés et des dorés chaleureux pour évoquer les terres espagnoles et la fraternité du voyage, des bleus et des lavandes froids pour les moments de doute et de solitude nocturne. La lumière sculptait l'architecture, épousait les mouvements des choristes, et guidait notre regard et notre cœur à travers les quatre mouvements de cette épopée

spirituelle.



Puis vint l'ultime étape, l'arrivée à Compostelle. La tension, patiemment construite, explosa dans une joie triomphale, un *hosanna* d'une luminosité éblouissante qui a soulevé l'assemblée d'une ferveur collective. Et alors que les derniers accords de glorification semblaient devoir nous laisser dans cet état d'extase, l'œuvre s'est achevée dans un retournement aussi génial que bouleversant. Le son s'est fait murmure, puis souffle, puis silence naissant. Les lumières s'éteignirent une à une, plongeant la nef dans une obscurité absolue, palpable, presque sacrée. Dans cette nuit profonde, une seule, minuscule, bougie rouge est restée allumée, loin au fond du chœur, comme un point d'ancrage dans l'infini, comme un symbole d'espoir indestructible. L'effet fut d'une puissance inouïe. Un silence de cathédrale régna,

personne n'osant respirer, tous suspendus entre larmes et recueillement, totalement anéantis par la beauté de ce final.

Après quelques longues secondes de silence, et comme un seul homme, le public s'est alors levé, emporté par une émotion irrépressible. Les applaudissements ont fusé, debout, nourris, longs de dix minutes interminables et pourtant trop courtes, saluant non seulement la performance technique, d'une précision et d'une beauté acoustique à vous fendre l'âme, mais surtout l'incroyable voyage spirituel qui nous avait été offert.

Une soirée qui, à n'en pas douter, restera dans les annales du festival et, surtout, dans le cœur de chacun des témoins de ce moment de pure magie !...



CRITIQUE, festival. SOUILLAC, 20e Festival de Rocamadour
(Abbatiale de Souillac), le 19 août 2025. Joby TALBOT : « Path
of Miracles ». Tenebrae Choir, Nigel Short (direction). Crédit
photographique © François Le Guen

*Le festival se poursuit jusqu'au 26 août... Pour toutes les
informations pratiques et les réservations
: www.rocamadourfestival.com*

**CRITIQUE, festival.
SALZBOURG, Grosses
Festspielhaus, le 17 août
2025. VERDI : Macbeth. V.
Sumlinsky, A. Grigorian, T.
Nazmi, J. Guerrero... K.
Warlikowski / P. Jordan**

Il est tentant de rejeter le *Macbeth* de Giuseppe
Verdi mis en scène par Krzysztof Warlikowski au

Festival de Salzburg en reprenant la célèbre réplique du grand Shakespeare évoquant « *du bruit et de la fureur, qui ne signifient rien* ». Ce fut une puissante soirée de théâtre, mais il y eut des moments où l'imagination fiévreuse du metteur en scène sembla aller à l'encontre de la musique et du drame.

Warlikowski a remanié les fondements psychologiques de l'opéra avec une ferveur presque obsessionnelle. Chez Shakespeare, Lady Macbeth meurt en coulisses, consumée par sa propre ambition. Ici, elle survit, sombrant dans une folie démente, tandis que Macbeth est réduit à un toxicomane fragile en fauteuil roulant. Le thème de sa chute fut introduit dès les premiers instants : une femme élégamment vêtue attendant un examen gynécologique, semblant sur le point de découvrir son infertilité. La stérilité devint le moteur de l'action, la folie naissant de la certitude que les héritiers de Banquo triompheraient inévitablement.

Le décor monumental de **Małgorzata Szcześniak** remplissait toute la scène du ***Großes Festspielhaus***. Un groupe de sorcières glissait d'un côté, une civière attendait le corps de Duncan de l'autre ; les scènes de triomphe et de banquet étaient jouées sur des rangées de sièges ; une passerelle surélevée servait de galerie pour les entrées, tandis que des projections vidéo omniprésentes dominaient l'image scénique. L'univers visuel évoquait une dictature moderne. Lady Macbeth, chantée par **Asmik Grigorian**, et Macbeth, par **Vladislav Sulimsky**, étaient stylisés comme des dirigeants péronistes, élégamment vêtus, saluant leur peuple avant de s'effondrer en un rire cruel une fois portes closes. La scène du banquet – avec la *brindisi* (toast) étincelante de Grigorian et la vision de Banquo par Sulimsky – révéla grotesquement que le festin n'était rien de plus qu'une poupée. D'autres poupées

inquiétantes firent surface tout au long de la soirée.

L'imagerie enfantine hantait la mise en scène. Dans « *Patria oppressa* », Lady Macduff empoisonnait ses enfants, dont les corps étaient alignés à l'avant de la scène. Les héritiers de Banquo apparaissaient comme des miniatures grotesques aux têtes surdimensionnées ; les sorcières étaient des enfants masqués. L'immense **Chœur de l'Opéra d'État de Vienne** portait des brassards frappés du symbole nucléaire. La vidéo finale montrait un garçon – peut-être Fleance, l'héritier de Banquo – errant dans un paysage désolé. Les Macbeth restaient liés l'un à l'autre, Lady Macbeth s'étant tranché les poignets, avec le cordon d'une lampe qu'elle avait traînée tout au long de son délire.

Warlikowski empila les images : des joueurs de tennis frappant des balles sur un court de style médiéval, des clins d'œil aux films de Pasolini, de grotesques échos du *Massacre des Innocents*, des poupées vaudou brandies comme accessoires. L'effet était cumulatif et écrasant. Moins, franchement, aurait été plus. Aux côtés des sorcières et de leurs doubles prophéties, le public fut confronté à des cartes de tarot, à l'oracle d'Œdipe et à une pléthore d'autres symboles, diluant souvent le drame.



Face à cette surabondance symbolique, les chanteurs triomphèrent. **Grigorian** n'est peut-être pas une Verdienne naturelle, mais elle fut une Lady Macbeth magnétique, maîtrisant toute l'étendue de sa voix et captivante par sa présence scénique. Initialement glamour, la déchéance de son personnage fut retracée de manière fascinante. Son « *La luce langue* » de l'Acte II et la scène de somnambulisme « *Una macchia è qui tuttora !* » eurent une force terrifiante, moins une transe rêveuse qu'un rituel perturbé. **Sulimsky** lui donna la réplique en Macbeth écrasé par la volonté de sa femme. Alors que les meurtres se multipliaient, il se désintégra en un homme brisé, s'accrochant à peine à la réalité. Son air de l'Acte IV, « *Pietà, rispetto, amore* », fut profondément émouvant, bien que son personnage ne fût alors que l'ombre du guerrier qu'il avait été. Ensemble, Sulimsky et Grigorian formèrent un couple perturbant de conviction, leur force vocale étant égale à une intense physicalité.

Bien que *Macbeth* soit largement un opéra pour deux voix, la distribution secondaire impressionna. **Tareq Nazmi** apporta noblesse et pathos à Banquo ; **Joshua Guerrero** offrit un lyrisme verdien ardent dans « Ah, la paterna mano » ; et Davide Tuscano traita le rôle plus petit de Malcolm avec dignité.

Le **Chœur de l'Opéra d'État de Vienne** offrit au public une soirée de chant magnifique, exubérant et passionné quand il le fallait, et doux à d'autres moments. Ils remplirent la scène et leur son remplit l'auditorium. En fosse, placé à la tête de l'incomparable **Orchestre Philharmonique de Vienne**, **Philippe Jordan** dirigea la partition de Verdi avec finesse, équilibrant les éruptions démoniaques et les chœurs patriotiques, et donnant à la musique toutes les chances de s'élever.

Le *Macbeth* de Warlikowski était provocateur et souvent saisissant. Pourtant, il ensevelit Verdi sous des couches de symbolisme surchargé, souvent superflu à l'histoire ou à la partition. Ce fut un théâtre vacillant au bord de la psychologie de pacotille. Malgré tout, grâce à ses chanteurs et à son orchestre, la soirée retrouva finalement sa véritable essence : l'opéra de Verdi, à la fois intense, dramatique et profondément humain.



CRITIQUE, festival. SALZBOURG, Grosses Festspielhaus, le 17 août 2025. VERDI : Macbeth. V. Sumlinsky, A. Grigorian, T. Nazmi, J. Guerrero... K. Warlikowski / P. Jordan. Crédit photographique © Ruth Waltz

**CRITIQUE, festival. 46èmes
Semaines musicales de**

QUIMPER, Scène Ephémère, du 13 au 16 août 2025. Marcel Quillévéré (conférencier), Mighty Mambo Social Club (jazz latino), El Septeto Nabori (son cubano)

Pour sa 46e édition, *Les Semaines musicales de Quimper* misent sur les *Nuits cubaines*. Sous l'égide de Marcel Quillévéré (France Musique), la conférence « Cuba au carrefour des Amériques » offre les clés essentielles avant d'écouter les concerts de *Mighty Mambo Social Club* et du *Septeto Nabori*.

Dans la capitale de la Cornouaille, la 46e édition des *Semaines musicales* met le cap sur les « *Nuits cubaines* » du 13 au 17 août. En Finistère, le goût du grand large est une tradition largement partagée et l'afflux touristique en ces mois de canicule profitent au festival quimpérois : une affluence record sous le chapiteau *Éphémère*, posé aux pieds de la cathédrale Saint-Corentin ! Cette édition confirme le glissement de la programmation, anciennement *classique*, vers les musiques du monde. En 2025, la diversité paraît moins représentée qu'aux éditions précédentes : un récital de guitare et un de piano (avec **Gabriel Urgell-Reyes**) maintiennent toutefois la mixité de répertoire face aux formations variées de la tradition cubaine (5 spectacles).

Passionnante et documentée, la conférence introductive de **Marcel Quillévéré** recueille un grand succès public. Finistérien devenu spécialiste des musiques caribéennes, le journaliste de France Musique (« Carrefour des Amériques ») trace les chemins de la *danza cubana* depuis les années 1830 à La Havane, du temps de l'appartenance de l'île à l'Espagne. En particulier, les itinéraires de la *habanera*, métissage afro-caribéen des quartiers populaires, se ramifient vers Paris (avec **S. Yradier**), vers l'Argentine (le *tango*) et les Etats-Unis (avec **S. Joplin**) où ils nourrissent le *jazz latino*. De son côté, la *danza cubana*, élargissant sa formation après l'indépendance de Cuba, fait s'épanouir le *Danzon* avec **Perez Prado** et les rythmes africanisés du *mambo*. M. Quillévéré trace un second cheminement, celui de Cadix vers La Havane. Célèbre pour son commerce avec les Amériques, le port andalou engrange des « chants d'aller et de retour », ainsi que la *guajira*, chant issu des paysans de l'*Oriente* cubain. L'un et l'autre alimentent le style cubain et même la *zarzuela* autour de 1900. Que de transferts culturels ...

Tandis que la canicule (relative) pointe en Bretagne, les groupes invités au festival quimpérois font grimper la fièvre dansante. Car à Cuba, musique et danse sont indissociables ! Aussi, les concerts de grande formation, **Mighty Mambo** (Brest) et **El Septeto Nabori** (Santiago de Cuba) mobilisent danseuses et danseurs devant la scène et même aux abords du chapiteau. Avec *Mighty Mambo*, l'auditeur est gâté tant la vitalité rythmique (claves, cloches, paires de bongos, timbales) est variée, par exemple dans *Mambo Santa Maria*. Et les impros de la section mélodique (trompette, sax alto, sax baryton) explosent d'inventivité jazzy avec des reprises de **Tito Puente**, **Dizzy Gillespie**, etc. En fin de concert, à l'instar des *Comparsas* carnavalesques, les musiciens descendent de la scène pour se mêler au public euphorique.

Avec *El Septeto Nabori*, les danseurs s'épanouissent davantage que les auditeurs, d'autant que la mise en bouche d'un stage

de danses les a propulsés vers la culture multiséculaire de Cuba. La transe est bien là, au fil des titres empruntés aux standards du *son cubano* (de Matamores, Piñeiro, Repilado alias *Compay Segundo*) et de la *salsa*. Parmi ces standards, que le Septeto étire par d'obsessionnelles formules, l'incontournable *Chan-Chan* (« Para Marcane ») de l'album *Buena Vista Social Club* récolte les ovations. Si la connexion avec les danseurs est optimale, boostée par deux chanteurs charismatiques et un trompettiste aux breaks explosifs, l'invention rythmique (avec guiro, maracas, bongos, congas) semble en deçà des attentes. Et la sonorisation violente éloigne certains auditeurs.

Beaux moments festifs donc pour cette édition cubaine. Face aux nombreux festivals de musiques actuelles et de jazz aux quatre coins de Bretagne (Saint-Malo, Saint-Brieuc, Paimpol, Crozon, Les Vieilles Charrues), quelle place se ménagera le dynamique festival de Quimper ?

**Critique, festival. 46e Semaines musicales de QUIMPER. Scène
Ephémère, 13 au 16 aout 2025. Marcel Quillévéré
(conférencier), Mighty Mambo Social Club (jazz latino), El
Septeto Nabori (son cubano). Crédit photographique (c)
Dominique Le Guichaoua**

**CRITIQUE, festival.
ROCAMADOUR, 20e Festival de
Rocamadour (Vallée de
l'Alzou), le 18 août 2025.
BEETHOVEN (3ème Symphonie +
Concerto pour piano n°5).
Alexei Volodin (piano),
Orchestre Consuelo, Victor
Julien-Lafferrière
(direction)**

En cette 20^e édition du Festival de Rocamadour, dédiée au « *Chemin d'éternité* », la Vallée de l'Alzou a transformé la nuit du 18 août en un sanctuaire musical. Près de 1 000 spectateurs, blottis entre les falaises sacrées et la voûte céleste, ont assisté – après un bref interlude pluvieux – au retour très attendu de l'Orchestre Consuelo et de son chef Victor Julien-Lafferrière, un an après leurs deux mémorables concerts salués *in loco* (et relayés dans ces colonnes – [dont un en accompagnement d'un récital lyrique de Roberto Alagna](#)). Si la sonorisation en plein air a parfois brouillé les *pianissimi* dans cet amphithéâtre

naturel, l'alchimie entre le lieu, les musiciens et le génie beethovénien a transcendé les défis techniques.

Victor Julien-Laferrière, aussi charismatique à la direction d'orchestre qu'au violoncelle, a ouvert la soirée avec la ***Symphonie n°3 dite « Héroïque »***. Son approche a mêlé rigueur architecturale et souffle révolutionnaire. Dans le premier mouvement, les accords initiaux ont jailli comme un défi, les cors irradiant une énergie sauvage, tandis que les développements fugitifs révélaient une tension dramatique magnifiquement contrôlée. La célèbre *Marche funèbres* s'est ensuite révélée d'une profondeur abyssale, où les cordes en sourdine semblaient émerger des ombres de la vallée, portées par un dialogue poignant des bois – avant un *finale* explosif et libérateur, rappelant que cette œuvre, initialement dédiée à Bonaparte, reste un « *hymne à la force de l'esprit humain* » face au pouvoir. L'**Orchestre Consuelo**, ultra-cohérent malgré une acoustique ouverte, a confirmé sa complicité avec Julien-Laferrière, une symbiose déjà célébrée la veille dans ces mêmes lieux avec Mozart (*Requiem*) et Beethoven (*Symphonie n° 7*).

Mais le clou de la soirée fut le ***Concerto pour piano n°5 dit « L'Empereur »***, porté par le pianiste russe **Alexei Volodin**. Dès les accords inauguraux, son toucher a fusionné puissance titanesque et poésie intimiste. Volodin a déployé une virtuosité sans ostentation, privilégiant la profondeur du phrasé. Son dialogue avec l'orchestre (notamment dans l'*Adagio*) fut un face-à-face entre tendresse et autorité, incarnant le sous-texte politique de l'œuvre. Malgré quelques rares pertes dans les graves dues à la sonorisation, son piano a chanté avec une clarté cristalline dans les aigus, transformant le finale en une danse héroïque éblouissante. En bis, il donne tour à tour une pièce de Rachmaninov avant une superbe exécution de l'*Etude n°1* de Chopin. Artiste exclusif

Steinway et lauréat du Concours Géza Anda (en 2003), Alexei Volodin a prouvé pourquoi il est un pilier des grandes scènes internationales, de Wigmore Hall à La Roque d'Anthéron.

Cette soirée s'inscrit dans un cycle beethovénien ambitieux pour l'Orchestre Consuelo, après les 5ème, 6ème et 7ème *Symphonie* déjà interprétées *in loco*. Pour ce **20^e anniversaire**, le festival a réuni des artistes qui ont marqué son histoire, et **Victor Julien-Laferrière** – tout comme **Renaud Capuçon** ou **Nikolaï Lugansky** (présents dans cette nouvelle édition...) – en est désormais un ambassadeur incontournable.



l'Alzou, le 18 août 2025. BEETHOVEN (3ème Symphonie + Concerto pour piano n°5). Alexeï Volodin (piano), Orchestre Consuelo, Victor Julien-Lafferrière (direction). Crédit photographique © François Le Guen

Le festival se poursuit jusqu'au 26 août... Pour toutes les informations pratiques et les réservations : www.rocamadourfestival.com

CRITIQUE, festival. GOULT, 50ème Festival International de Quatuors du Luberon (Eglise de Goult), le 17 août 2025. BEETHOVEN / KURTAG / MENDELSSOHN. Quatuor AR0D (Jordan Victoria, Alexandre Vu, Tanguy Parisot et Jérémy Garbarg)

Dans l'intimité vibrante de l'Eglise romane de

Goult, bijou architectural du Luberon doté d'une acoustique cristalline, le Quatuor Arod a offert une soirée d'exception pour le deuxième concert du jubilé d'or du Festival International de Quatuors à cordes du Luberon puisqu'il fête cette année... son 50ème anniversaire ! Devant quelques 90 spectateurs (jauge de l'église... quasi pleine et conquise d'avance !...), les archets des jeunes Jordan Victoria, Alexandre Vu, Tanguy Parisot et Jérémy Garbarg ont tissé un voyage musical de Ludwig van Beethoven à Felix Mendelssohn, en passant par l'univers fulgurant de György Kurtág – un programme audacieux porté par une belle alchimie.

Ouverture beethovénienne : Jeunesse et audace

L'*opus 18 n°1 en fa majeur* de Beethoven a servi d'écrin idéal à l'énergie communicative du quatuor. Dès l'*Allegro con brio*, la précision rythmique et la chaleur des timbres ont captivé, tandis que l'*Adagio* (dédié à *Roméo et Juliette*) a révélé une profondeur émotionnelle saisissante. Les dialogues entre les pupitres, fluides et organiques, ont rappelé pourquoi ce jeune ensemble est déjà une référence.

Kurtág : Hommage au maître, pont entre les époques

Le cœur du programme a battu au rythme des *Douze Microludes op. 13* de György Kurtág. Dans un geste symbolique souligné par la directrice artistique (Mme **Hélène Salmona**), dans ses toujours très didactiques propos d'avant-concert, pour cette édition intitulée « *De 50 ans en 50 ans...* », l'œuvre créée en 1975 liait le passé au présent. L'anecdote partagée en prélude par le violoncelliste a ému : le Quatuor Arod rencontra Kurtág il y a trois ans, alors âgé de 96 ans, pour recevoir son enseignement direct. Cette filiation transpirait

dans leur interprétation : chaque microcosme sonore, des grincements inquiétants aux murmures célestes, était habité d'une intention frissonnante. La tension, l'humour noir et la poésie ont fusionné dans un équilibre vertigineux – un hommage bouleversant au génie hongrois bientôt centenaire !...

Mendelssohn : L'éclat romantique couronné de soleil

La seconde partie a enveloppé la nef avec le *Quatuor en mi bémol majeur op. 44 n°3* de Félix Mendelssohn. Le quatuor a déployé une vitalité électrique dans le *Scherzo*, alliant légèreté féerique et rigueur classique. L'*Adagio* a chanté comme une romance nocturne, portée par le *vibrato* sensuel de Tanguy Parisot à l'alto, avant un *Finale* étincelant où la complicité des musiciens a explosé en volutes joyeuses.

Un bis poétique et un public conquis

Sous les ovations, le quatuor a offert un bis aussi symbolique qu'envoûtant : le mouvement lent du fameux « *Lever de soleil* » ... ouvrage [joué la veille par le Quatuor Javus](#) ! Ce clin d'œil fraternel entre générations d'artistes a clos la soirée dans une douceur vibrante, comme un hommage à la continuité du festival... auquel on souhaite longue vie !

CRITIQUE, festival. ROUSSILLON, 50ème Festival International de Quatuors du Luberon (Eglise de Goult, le 17 août 2025. BEETHOVEN / KURTAG / MENDELSSOHN. Quatuor AROD (Jordan Victoria, Alexandre Vu, Tanguy Parisot et Jérémy Garbarg). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

Le festival se poursuit jusqu'au 31 août... Pour toutes les informations pratiques et les réservations : <https://quatuors-luberon.org>

**CRITIQUE, festival.
ROUSSILLON, 50ème Festival
International de Quatuors du
Luberon (Eglise de
Roussillon), le 16 août 2025.
HAYDN / ERKIN / BEETHOVEN.
Quatuor JAVUS (Marie-Therese
Schwöllinger et Alexandra
Moser au violon, Marvin Stark
à l'alto, et Oscar Hagen au
violoncelle)**

On n'a pas tous les jours 50 ans ! Et le Festival International de Quatuors du Luberon, fidèlement dirigé par l'infatigable Hélène Salmona, a célébré son jubilé d'or en grande pompe ce samedi 16 août dans l'écrin magistral de l'Eglise de Roussillon. Ce village, classé parmi les plus beaux de France et flamboyant de ses ocres uniques, offrait un cadre parfait pour lancer cette édition exceptionnelle, un hommage à cinq décennies de

passion pour la musique de chambre au cœur d'un patrimoine historique et naturel provençal qui semble lui-même résonner de beauté.

Pour cette soirée d'ouverture chargée de symboles, c'est le jeune **Quatuor Javus** qui avait l'honneur d'allumer les bougies. Formé il y a quelques années seulement au sein de prestigieuses institutions européennes (originaire de Salzbourg, mais aujourd'hui installé à Vienne...), ce quatuor – composée de **Marie-Therese Schwöllinger** et **Alexandra Moser** au violon, **Marvin Stark** à l'alto, et **Oscar Hagen** au violoncelle – fait déjà grand bruit sur la scène internationale. Leur technique impeccable, leur engagement physique et leur écoute mutuelle d'une rare finesse annonçaient une soirée de haute volée. Leur jeunesse et leur énergie ont apporté un vent de fraîcheur bienvenu à ce cinquantenaire, comme un bain de jouvence pour l'art intemporel du quatuor à cordes.

Le programme, savamment construit, épousait cette idée de traversée du temps. Il s'ouvrait par **Joseph Haydn**, le « *Père du quatuor* », avec son *Quatuor en si bémol majeur, opus 76 n°4*, surnommé « *Lever de soleil* ». Sous les doigts agiles et expressifs du Javus, l'œuvre a effectivement irradié. Le fameux premier mouvement, avec son thème ascendant évoquant l'aube naissante, a été rendu avec une clarté et une sérénité captivantes, une belle métaphore pour ce festival entrant dans une nouvelle ère. La vitalité et l'élégance du jeu du quatuor ont illuminé la nef de l'église de Roussillon (d'une capacité de moins de 100 spectateurs, et donc autant de *Happy Few* !).

L'exploration s'est poursuivie avec une belle audace : le *Quatuor à cordes* du compositeur turc **Ulvi Cemal Erkin**. Pièce moins connue mais fascinante, elle a permis au Javus de déployer une palette de couleurs différentes. Alliant des éléments folkloriques anatoliens à un langage moderne du XXe siècle, l'œuvre a trouvé dans leur interprétation une énergie

rythmique contagieuse et une profondeur expressive surprenante. Ce fut un moment de dépaysement musical réussi, prouvant l'ouverture d'esprit qui caractérise ce festival depuis ses débuts.

L'entracte fut à l'image du lieu : un enchantement. Les spectateurs, comme le suggérait le programme, ont pu se rafraîchir sur la terrasse attenante à l'église. Et là, sous le ciel étoilé du Lubéron, la vue était effectivement spectaculaire : les falaises ocre de Roussillon plongeant dans l'obscurité, les lumières des villages alentour scintillant au loin... Un moment de grâce silencieuse avant l'orage beethovénien. Car le cœur de la soirée, son sommet absolu, fut sans conteste l'interprétation du *Quatuor n°15 en la mineur, opus 132* de **Ludwig van Beethoven**. Œuvre monumentale de la dernière période créative du maître, elle exige tout de ses interprètes et de son public. Le **Quatuor Javus** s'y est engagé avec une concentration et une maturité stupéfiantes pour leur âge.

La structure complexe, les contrastes violents, les moments de profonde introspection... tout a été abordé avec une maîtrise confondante. Mais c'est dans le quatrième mouvement, la célèbre « *Canzona di ringraziamento* » (Chant d'action de grâce) que l'émotion a atteint son paroxysme. Lent, d'une spiritualité intense, ce mouvement semble suspendre le temps. Les musiciens du Javus l'ont abordé avec une sainteté et une pureté de son bouleversantes. Les phrases longues, d'une simplicité apparente mais d'une profondeur abyssale, se déployaient dans un *pianissimo* d'une tension incroyable, emplissant l'église d'une vibration presque palpable. Ce fut un moment d'absolu, d'éternité. On retenait son souffle, captivé par cette méditation sonore d'une humanité déchirante et sublime. Leur interprétation fut tout simplement magistrale, touchant au sublime. Ce mouvement seul valait le déplacement et restera gravé dans les mémoires comme un sommet de ce cinquantenaire.

Les acclamations nourries du public ont confirmé l'immense succès de cette soirée d'ouverture, couronnée par un *bis* : un arrangement du prélude de choral de Bach « *Ich ruf' zu dir, Herr Jesu Christ* ». Le **Quatuor Javus** a prouvé qu'il était une étoile montante de la scène internationale, capable de se mesurer aux géants du répertoire avec une intelligence et une sensibilité rares. Quant au **Festival International de Quatuors du Luberon**, sous la houlette d'Hélène Salmona, il a démontré avec *brio* que 50 ans n'étaient qu'une étape : l'avenir, porté par de tels talents et dans un tel écrin, s'annonce plus radieux que jamais. Un départ en fanfare pour un anniversaire qui promet d'être historique !

CRITIQUE, festival. ROUSSILLON, 50ème Festival International de Quatuors du Luberon (Eglise de Roussillon), le 16 août 2025. HAYDN / ERKIN / BEETHOVEN. Quatuor JAVUS (Marie-Therese Schwöllinger et Alexandra Moser au violon, Marvin Stark à l'alto, et Oscar Hagen au violoncelle). Crédit photographique
(c) Emmanuel Andrieu

Le festival se poursuit jusqu'au 31 août... Pour toutes les informations pratiques et les réservations :
<https://quatuors-luberon.org>

CRITIQUE,

festival.

SALZBOURG, Haus für Mozart, 14 août 2025. VIVALDI : « Hotel Metamorphosis ». C. Bartoli, P. Jaroussky, L. Desandre, N. Karyazina... Barrie Kosky / Gianluca Capuano

On nous avait prévenus que Cecilia Bartoli souffrait d'un rhume mais qu'elle chanterait malgré tout. Ouf ! Rhume mis à part, la célèbre mezzo-soprano a livré une performance exquise dans le *pasticcio* de trois heures conçu par le génial homme de théâtre australien Barrie Kosky, nommé « *Hotel Metamorphosis* », concocté à partir d'ouvrages d'Antonio Vivaldi.

Sa prestation a été centrale dans le succès de ce spectacle-phare – donné en Création Mondiale au **Festival d'été de Salzbourg** (dans la *Haus für Mozart*) – qui entremêle des airs et des musiques de Vivaldi avec des extraits célèbres des *Métamorphoses* d'Ovide. Les scènes ont permis à Bartoli de démontrer sa capacité à chanter avec pathos et une émotion langoureuse dans la voix, à électriser le public par des feux d'artifice baroques, puis à enchanter par son hilarité. Ces styles variés sont tous contenus dans un *pasticcio* étonnamment cohérent, cousu ensemble par une idée d'une élégance simple : remodeler certains des airs les plus puissants de Vivaldi en

cinq épisodes. Leur thème fédérateur est les transformations mythiques qu'Ovide a décrites. Nous avons commencé avec Orphée dans un débordement de frivolité et fini avec l'angoisse d'Eurydice. En chemin, l'arc dramatique passe d'idylle pastorale à un choc mythique, le tout ancré par une narration en allemand d'**Angela Winkler** qui maintient le récit alerte et accessible.

La dramaturgie de **Barrie Kosky** s'appuyait sur la transformation de la mythologie en archétypes reconnaissables : l'auto-crédation et le désir de Pygmalion, le travail provocateur du métier à tisser d'Arachné et son châtiment pour son Hubris, le désir dangereux et l'accomplissement sexuel de Myrrha, Écho et Narcisse, menant à Eurydice aux Enfers. Le texte parlé fournit un fil conducteur rapide et captivant, tandis que les airs – soigneusement catégorisés par humeur – livrent la couleur et le drame propres à Vivaldi. Le vocabulaire musical sélectionné utilisait des timbres et des textures instrumentales pour évoquer des états émotionnels : le délicieux hautbois pour les scènes pastorales, la flûte traversière pour le sommeil, les cordes et cuivres animés pour les tensions martiales, et la *coloratura* rapide pour la rage ou le désir. Kosky a utilisé les textes des airs pour permettre un langage théâtral moderne sans sacrifier l'élégance baroque. La scénographie de **Michael Levine** était intelligente et méthodique, chaque histoire étant racontée dans la même chambre d'hôtel moderne. La chambre d'hôtel était parfois surélevée pour permettre aux personnages d'être révélés dans les Enfers. La descente d'un monde à l'autre se faisait généralement à travers le grand lit de la chambre.

Le public de Salzbourg a accueilli avec raison **Lea Desandre** en Écho, une nymphe aux yeux brillants, jeune, gazouillante et rieuse, amoureuse de Narcisse qui était bien sûr amoureux de lui-même. Elle a chanté avec une clarté sans effort et un immense charme. Elle a également maîtrisé le rôle difficile de Myrrha avec sa rencontre incestueuse avec son père. Narcisse a

été chanté avec une grande présence par **Philippe Jaroussky**, qui a aussi ravi en Pygmalion fringant, un homme élégant et ordinaire qui transforma la suite de l'hôtel en une étrange et intime chambre d'amour avec sa création d'amour, également chantée par Desandre. **Nadezhda Karyazina** fut fabuleuse en Minerva fière et aussi en Junon, les deux rôles chantés avec puissance et beauté par cette splendide mezzo moscovite.

L'Eurydice de Bartoli incarne cette présence finale et imposante aux Enfers, son autorité vocale et son charisme scénique intacts malgré ce rhume. Le moment de l'air d'Eurydice, dressé contre un sous-scène noir et austère peuplé de figures squelettiques, est l'un des *climax* visuels et sonores les plus frappants de la production. Dans cette performance en Eurydice et Arachné, Bartoli a démontré qu'elle restait une présence scénique et une force technique redoutables. Jaroussky a chanté avec une grande beauté de timbre et l'on a aussi perçu une maturité dans sa voix face à certaines exigences d'agilité juvénile pour un personnage. Karyazina, en particulier, n'a jamais failli à livrer avec ferveur et mordant.

L'orchestre en présence, **Les Musiciens du Prince-Monaco**, placés sous la direction de leur chef **Gianluca Capuano**, a joué avec une sensibilité « *historiquement informée* » : une articulation nette, des textures vives et un équilibre habile. Les *sol*i étaient envoûtants.

Kosky ne manque jamais d'ambition, pour le meilleur ou pour le pire, et ici cela a fonctionné avec une virtuosité technique et un sens théâtral captivant. Ceci fut renforcé par des moments de ballet athlétiques et ludiques, ainsi que par beaucoup de *kitsch* théâtral et de dispositifs scéniques modernes. La production avançait avec une verve cinématographique et un instinct dramaturgique, soutenus par une virtuosité vocale et musicale consommée. Un spectacle vraiment jouissif !

CRITIQUE, festival. SALZBOURG, Haus für Mozart, 14 août 2025.
VIVALDI : « Hotel Metamorphosis ». C. Bartoli, P. Jaroussky,
L. Desandre, Nadezhda Karyazina... Barrie Kosky / Gianluca
Capuano. Crédit photographique © Monika Ritterhaus